

Jean LAMORE

José Martí. La liberté de Cuba et de l'Amérique latine

(Paris, Ellipses, 2010, 286 p., 25 €)

242

Plus d'un demi-siècle après la Révolution cubaine, la biographie de José Martí est un ouvrage précieux. Il n'existait pas à ce jour de biographie francophone intellectuelle et politique de celui que Fidel Castro considère comme l'« auteur intellectuel » de l'attaque de la Moncada. Cet ouvrage de Jean Lamore comble cette lacune en liant dans un même récit, la vie politique, littéraire et intellectuelle de l'« Apôtre » de la nation cubaine. Il s'agit d'« une biographie complète et critique, accessible à tous, constamment fondée sur les résultats des meilleures études historiques réalisées à ce jour ».

La vie de José Martí est celle d'un génie politique à l'engagement précoce. À 18 ans, il a déjà fondé son premier journal, effectué un séjour en prison et connu l'exil en Espagne. Après cette jeunesse d'activiste participant aux révoltes de 1868, il commence sa carrière intellectuelle loin de Cuba. Il travaille alors avec la « langue » et la « plume » comme « instruments de travail » dans l'enseignement, la traduction, la critique littéraire mais surtout le journalisme à travers l'Espagne, le Guatemala, le Mexique, le Venezuela puis les États-Unis. Sa position sociale lui donne accès aux hautes sphères intellectuelles, mais ses convictions politiques le mettent presque systématiquement en opposition avec les *caudillos* qui gouvernent. De 1881 à 1891, il vit aux États-

Unis, il en dépeint la société par plus 300 chroniques pour différents journaux prestigieux. Déçu par le racisme et l'exploitation sociale caractérisant la société étasunienne, ce séjour influence sa pensée politique : l'impérialisme espagnol ne doit pas être remplacé par celui des États-Unis, il ne connaît que trop les « entrailles du monstre ». Il devient un intellectuel reconnu : en 1897, il est consul de l'Uruguay à New York, puis également de l'Argentine et du Paraguay.

En 1891, une nouvelle période de sa vie commence, celle de l'indépendantiste révolutionnaire. Il renonce à toutes les charges diplomatiques pour se consacrer à l'action. Il est élu, le 10 avril 1892, délégué (principal dirigeant) du Parti Révolutionnaire Cubain, dont il est un des fondateurs. Opposé à toute forme de racisme, il veut inclure les Noirs dans la nation cubaine. Profondément démocrate, il s'oppose à toute perspective de gouvernement militaire contre Máximo Gómez et surtout Antonio Maceo. Il revient dans l'île, le 11 avril 1895, pour commencer la campagne révolutionnaire, et meurt au combat, un peu plus d'un mois plus tard, le 19 mai, sans entendre « la dernière strophe du poème de 1810 », l'indépendance de Cuba en 1898, par ailleurs limitée par l'intervention étasunienne.

La doctrine martienne est marquée par un nationalisme dont le cadre est nettement

supérieur à celui de sa propre nation. Sa définition de la patrie est plus celle d'un anti-impérialiste convaincu que celle d'un chauviniste forcené. Dans l'une de ses premières œuvres, «Abdala», il écrit : «L'amour, mère, de la patrie/N'est pas l'amour ridicule de la terre/Ni de l'herbe que foulent nos pieds;/C'est la haine implacable de celui qui l'opprime,/La rancœur éternelle envers qui l'attaque.» Son approche politique est particulièrement sensible aux discriminations raciales, contre l'esclavage envers les Noirs, aux origines de l'indigénisme. Sa pensée inspire l'ensemble de la société cubaine pour le siècle suivant.

Cet ouvrage, riche en références, très documenté, est écrit par

un des meilleurs spécialistes de José Martí. L'auteur développe amplement la brillante dénonciation du racisme ou la clairvoyance du danger du panaméricanisme pour l'Amérique latine. En revanche, la psychologie, les sentiments ou la vie privée de José Martí sont assez peu abordés. Dans un dernier chapitre, Jean Lamore montre l'actualité de la pensée martienne en défendant son héritage et en soulignant la continuité entre Martí et Castro. Ce point de vue, argumenté par l'auteur, reste toutefois controversé. La pression des événements et les hasards de la géopolitique ont emmené Cuba vers un destin socialiste que José Martí n'avait jamais évoqué. Qu'en aurait-il pensé ?

THOMAS POSADO